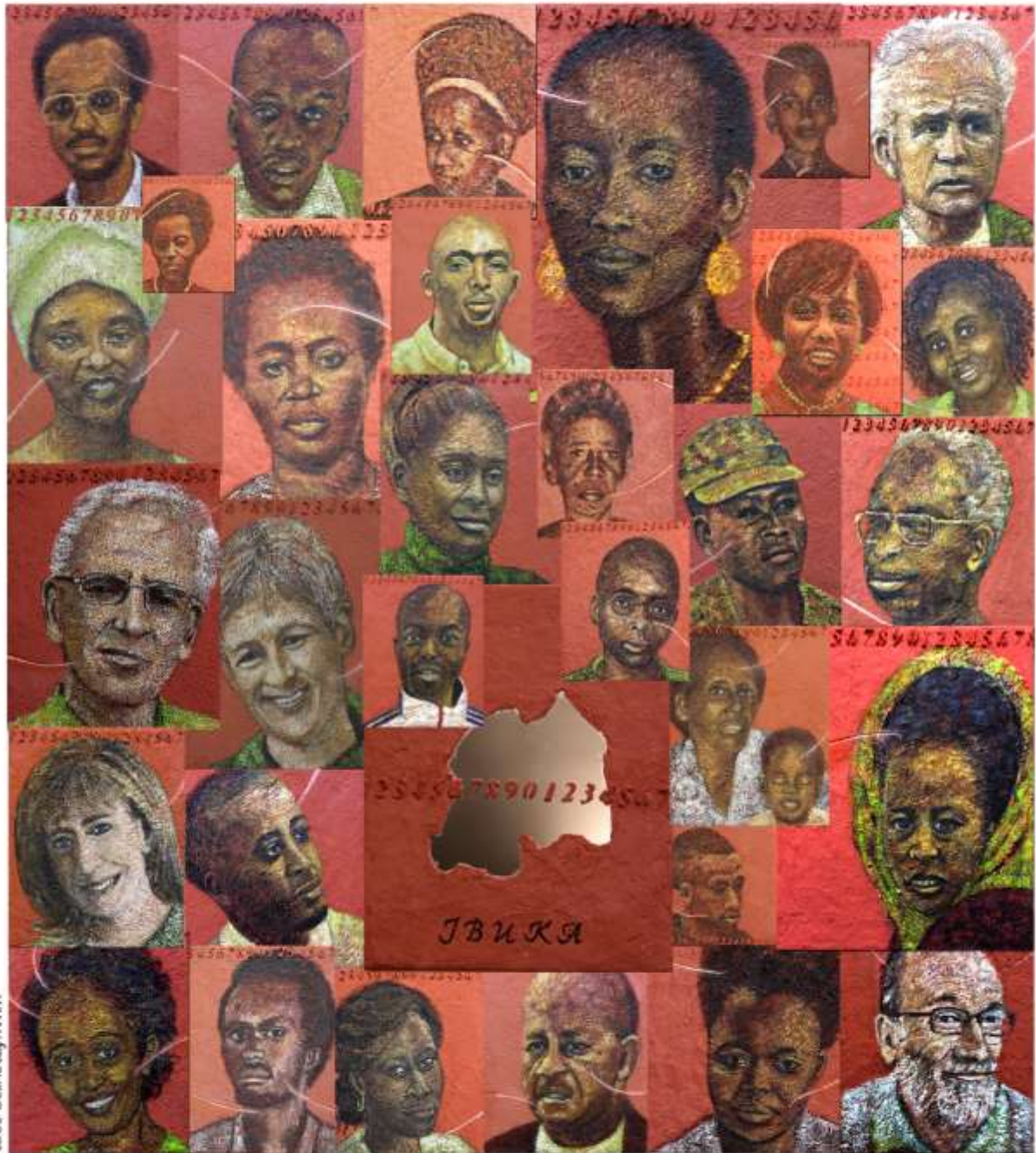


«Après la Shoah on avait dit : Plus jamais ça...  
Et pourtant !»



POUR LA 20eme COMMEMORATION AU CENTRE EUROPEEN DE LA JEUNESSE : 27 avril 2014

www.francine-mayran.com

## Une exposition de Francine Mayran

Des portraits de victimes, de rescapés et de Justes

Pour commémorer le génocide des Tutsi au Rwanda et réveiller les consciences

# TABLE DES MATIERES

---

1. « Après la Shoah on avait dit plus jamais ça... **et pourtant !** »
2. **L'auteur Francine Mayran**, psychiatre et peintre de mémoire
3. Une famille dans le génocide : **celle d'Immaculée** Cattier-Mpinganzima
4. Des chasseurs de génocidaires : Alain et Dafroza Gauthier
- 5-6. Des victimes assassinées
  5. **L'abbé Ntagara Augustin** et le premier ministre Hutu modérée Agathe Uwilingiyimana
  6. Paul Rutayisire, **président d'une juridiction** Gacaca tué en 2007 et Jean-Baptiste Habyarimana, le préfet qui fit rempart au génocide
7. Le sort des enfants et des femmes
  - Le sort des femmes ou le viol comme arme de guerre : Rose Burizihiza
  - le sort des enfants : Claudia Kantake avec son petit fils Rubin Ngezi ou
8. La résistance à Bisesero : Eric Nzabihimana
  - La résilience par la compétition sportive : Clavel Kayitare
- 9-10. La résilience par **l'enseignement** et la transmission du génocide
  9. Assumpta-Mugiraneza et Emmanuel Rutabana
  10. Yolande Mukagasana et Emmanuel Rugema, président Ibuka Lyon
11. la transmission par la Shoah : Thierry Sebanwa
12. La **résilience par l'écriture**
  - Scholastique Mukasonga, écrivain français et l'écrivain suisse Reverien-Rurangwa
13. Les parents sans trace des enfants disparus
  - Beatrice Mukamulindwa, une maman à la recherche des enfants disparus et **Jeanne d'Arc Ntihakose**, une enfant retrouvée
- 14-16. Des Hommes Justes **qui sauvèrent l'honneur de l'humanité**
  15. Deux américains : Carl Wilkens et Anne Heyman, qui s'investirent pour les orphelins
  16. Félicitée Niyitegeka, la religieuse rwandaise et Mbaye Diagne, le casque bleu sénégalais
  17. Jean Carbonare, le français interpellateur des consciences et Wolfgang Blam, un médecin allemand
17. La carte du Rwanda

Cette exposition a été réalisée pour la vingtième commémoration du génocide Tutsi,

Illustration de couverture : Francine Mayran

Toutes les œuvres photographiées sont des peintures à l'huile sur sable rouge de Francine Mayran réalisées à partir de photographies.

Les textes sont de Francine Mayran, avec l'aide de rescapés Tutsi: Immaculée Cattier-Mpinganzima, Béatrice Mukamulindwa, Gaudiose Luhaha et Assumpta Mugiraneza...

Je tiens particulièrement à remercier pour leur aide Noel Mayran et mon fils Antonin, Dominique Conrath et Jacqueline Behr.

Les vues exprimées dans ce document sont de la responsabilité de l'auteur et ne reflètent pas nécessairement la ligne officielle du Conseil de l'Europe.

# 1. APRES LA SHOAH ON AVAIT DIT : « PLUS JAMAIS ÇA ! » ET POURTANT ...

Ce sont des toiles et des textes écrits avec l'aide de rescapés pour transmettre, réfléchir au passé et réveiller les consciences pour que, comme le disait Sam Braun, déporté rescapé de la Shoah « *Le respect de la dignité de chacun remplace la violence, la tolérance remplace le fanatisme, l'acceptation des autres, de tous les autres remplace le rejet et l'exclusion* ».

Ce travail de mémoire interroge au travers de portraits de rwandais, les drames de toutes les victimes de génocide et la responsabilité des **Hommes témoins de l'Histoire**. C'est une adresse au visiteur et au lecteur, qui happé par l'image et les textes, devient alors lui-même, le témoin du destin collectif et individuel de ces individus. Ces visages et ces vies nous font face pour qu'on ne ferme plus jamais les yeux, pour ne plus jamais permettre qu'un drame humain puisse avoir lieu grâce à notre indifférence.

Aujourd'hui encore, l'horreur peut être partout chez beaucoup de peuples et chez beaucoup d'hommes si on n'y prend garde. Mais même lorsque les valeurs humaines sont mises à mal, malmenées par le plus grand nombre, les valeurs humaines des droits de l'homme peuvent subsister malgré tout chez certains et c'est sur cette lumière là que cette exposition veut s'appuyer: pour rappeler les victimes, les rescapés mais aussi les « Justes », qui surent ne pas rester passifs et qui les ont aidé en prenant des risques.

**Ces œuvres tentent d'honorer** ceux qui essaient aujourd'hui de panser les blessures, les cicatrices et les traumatismes, ceux qui tentent de soulager les traces laissées chez les rescapés par la barbarie inhumaine.

■ **Des portraits à l'huile sur fond de sable rouge**, qui renvoient au Rwanda, ce pays « aux mille collines » de beauté légendaire où coulent le lait et le miel.

■ **Des portraits**, où l'on fait face à l'humain et à la capacité à l'inhumain chez l'homme.

■ **Des portraits où domine un sentiment de dignité qui s'oppose à l'inhumanité, à l'avilissement, à la dégradation physique et morale perpétrée par les bourreaux.**

■ **Un drame collectif**. On y compte, on y recompte sans cesse ses morts. Encore **aujourd'hui**, on continue à découvrir des fosses de victimes assassinées.

■ **Des destins individuels** : Un génocide, c'est la somme des milliers, des millions de destins individuels. Des victimes assassinées sauvagement.

Des survivants qui portent des traces indélébiles, des hommes, des femmes dont le génocide à coups de machettes, est gravé dans leur chair, leur corps, leur âme. Mais aussi des Justes, des « braves » qui nous permettent de garder **foi en l'Homme et en l'Humanité.**

**C'était au Rwanda, le 7 avril 1994....**

La veille, l'avion du président Rwandais Juvénal *Habyarimana*, explosa en plein vol. Ce fut le détonateur de ce qui se préparait depuis longtemps, **l'événement déclencheur de la série de massacres planifiée longuement d'avance**. Non! Malgré les apparences, ce n'étaient pas des affrontements inter ethniques, mais ce fut le génocide des Tutsi par des Hutu encore nommé « Itsembatutsi », un plan d'élimination **systématique et d'extermination des Tutsis**

Après les Arméniens, les Juifs, les Tsiganes, les Tutsi du Rwanda connurent à leur tour, un génocide.

**Le génocide dura 100 jours, au vu et au su de tous....**

**Des massacres avaient déjà eu lieu depuis l'indépendance du Rwanda en 1959, régulièrement répétés, mais c'est l'ampleur et la généralisation des tueries de masse, qui nous impose de le considérer comme le plus terrible génocide systématique depuis l'Holocauste.**

En ce printemps de 1994, les tueurs s'appliquèrent à détruire les fondements culturels et moraux de toute une société, assassinant leurs coreligionnaires dans les églises, les maternités et les écoles, allant **jusqu'à** traquer les membres de leur propre famille quand ces derniers étaient réputés **s'inscrire** dans une ascendance Tutsi. Contrairement à l'Holocauste qui peut être qualifié d'industriel, on a ici un génocide de proximité.

Entre le 7 avril et le 4 juillet 1994, dans un pays de 7 millions d'habitants, **près d'1 million d'hommes, de femmes et d'enfants**, pour l'essentiel Tutsi furent **massacrés le plus souvent à la machette, parce qu'ils étaient nés Tutsi**. Les médias et en particulier la Radio des Mille Collines encouragèrent le génocide en exhortant au massacre. Le signal du début des massacres fut la phrase "*Abattez les grands arbres*".

**Parmi les victimes du génocide rwandais, il n'y eut pas que des Tutsi, mais aussi des Hutu modérés, qui s'opposèrent au pouvoir en place et furent considérés comme traîtres à leur nation**. Plus de 2 millions de personnes se réfugièrent à l'étranger. La communauté internationale pourtant alertée ne stoppa pas les tueries et resta passive.

**Aujourd'hui encore, le pays panse ses plaies, car les génocidaires n'ont pour beaucoup pas été condamnés**. Les survivants du génocide vivent souvent à côté de leurs génocidaires et coexistent tant bien que mal.

■ Une nouvelle fois, on proclame qu'il n'y aura "plus jamais ça".

■ Et une nouvelle fois, le négationnisme est à **l'œuvre et, on essaie de nier le caractère génocidaire** du massacre des Tutsi et de le ravalier à d'autres accidents de l'histoire, d'une ampleur différente.

**Le peuple du Rwanda, et avec lui l'humanité tout entière, souffre de ce qui s'est passé... il y a 20 ans. Ibuka! N'oublions jamais!**



## 2. L'AUTEUR : FRANCINE MAYRAN



■ Francine Mayran, peintre et psychiatre strasbourgeoise, née après la deuxième guerre mondiale, **permet à la mémoire de s'incarner dans ses créations pour lier art, mémoire et histoire.**

■ Pour la 20ème commémoration du génocide **des Tutsi au Rwanda, elle a réalisé l'exposition « Après la Shoah on avait dit jamais plus cela... Et pourtant ! »**, une exposition construite autour de portraits sur sable, mémoire du génocide, accompagnés de textes écrits avec l'aide de rescapés.

■ **Depuis 2008, par des œuvres autour de la Shoah** (peintures, céramiques et textes) son exposition « *Témoigner de ces vies* » avait construit un chemin de mémoire avec plus de 25 expositions en Europe (France, Belgique, Luxembourg, **Allemagne, Albanie, Grèce...**). Refusant les conflits de mémoire, ses créations se veulent être écho de la mémoire de toutes les victimes, des Juifs, des Tsiganes, des homosexuels, des résistants, de Témoins de Jéhovah ou encore des handicapés.

■ Elle élabore des projets pédagogiques avec le Conseil de l'Europe afin que l'art et non plus **uniquement l'histoire, interpelle les jeunes, les rende sensibles à la capacité de barbarie de l'homme civilisé, au danger de la négation de l'homme et du reniement de l'humanité.**

■ **Son objectif est de faire œuvre de mémoire, de transmission et d'éveil des consciences** pour questionner l'indifférence et la responsabilité des **Hommes témoins de l'Histoire, pour honorer la mémoire des victimes, maintenir vivant le message des rescapés et interroger les traces indélébiles de tout génocide pour les rescapés, les descendants et l'humanité entière.**

■ Comme un passeur de mémoire, elle prend le relais des derniers témoins directs qui peu à peu **s'éteignent, pour s'adresser à de nouveaux témoins pour éviter l'oubli, éveiller les consciences,** promouvoir les valeurs humaines et sensibiliser au danger de répéter l'Histoire.

■ Par des peintures de foules, elle symbolise les mémoires individuelles et questionne la **responsabilité des hommes témoins de l'Histoire.**

■ Par des portraits, elle symbolise les mémoires individuelles en rendant aux victimes leur nom, leur visage et leur humanité. Elle y associe des **portraits de personnes qui sauvèrent l'honneur de l'Humanité, pour rappeler l'extraordinaire capacité de certains hommes au Bien, ces hommes qui représentent pour les générations à venir des lumières dans la noirceur d'un monde.**

■ **Son œuvre se veut être un message de vie, un espoir en l'avenir,** rappelant à chacun la valeur des droits de l'homme et la valeur si précieuse et inestimable de chaque vie humaine.

■ Ses peintures font partie de collections publiques et illustrent des fiches pédagogiques sur les victimes du nazisme réalisées par le Conseil de **l'Europe, dans** le cadre du programme « *Transmission de la mémoire de l'Holocauste et prévention des crimes contre l'humanité* ».

■ Après son premier livre « *La Shoah et son ombre* » (éd. 2009, épuisé). Son deuxième ouvrage « *Témoigner de ces vies-peindre la mémoire* » est paru aux Editions du Signe en 2012.

■ Son site : <http://www.fmayran.com>

### 3. UNE FAMILLE DANS LE GENOCIDE

#### Immaculée Cattier-Mpinganzima, rescapée



Née en 1959, elle subit les guerres et les massacres qui se succédèrent dès sa naissance en 1959, 1964, 1973, 1990 puis en 1994, qui fut le point d'orgue du génocide. Elle passa son plus jeune âge dans les camps de réfugiés/déplacés à l'intérieur du Rwanda (9 ans dans les camps).

Son père Ngoga Faustin, sous-chef du district de Kabagari, fut tué en 1962 (Sa toile n'a pu être réalisée, car sa dernière photo fut détruite en octobre 1990 lors des fouilles et emprisonnement des Tutsi)

Elle fut emprisonnée en tant qu'ennemi de la nation (icyitso cy'umwanzi) comme tant d'autres Tutsi, en octobre 1990 après le début de la guerre. Elle échappa miraculeusement à la mort à plusieurs reprises.

Après la prison, elle devint réfugiée ou déplacée dans son pays en 1991. Elle le quitta grâce à une bourse d'études et arriva en Israël en 1992 où elle resta un an.

Elle entra en France en mai 1993, pour assister de loin au génocide qui emporta la majorité de sa famille dès le 1<sup>er</sup> jour, le 07 avril 1994, où sa maman Stéphanie Nyampundu, et son neveu Didier Bonheur Imanizabayo furent froidement massacrés. Le reste de la famille proche et élargie fut assassinée jour après jour, dans tout le pays. Le 7 avril 1994, fut le début de l'apocalypse des Tutsi, comme le Colonel Bagosora Théoneste l'avait prédit quand il refusa de signer les accords de paix à Arusha en Tanzanie, et qu'il rentra préparer le génocide. Celui-ci se déroula seulement en 100 jours, jusqu'au 4 juillet 1994.

Elle vit aujourd'hui, à Strasbourg, est mariée, a un fils et a adopté officiellement les deux plus jeunes filles de sa sœur Fausta âgées alors de 10 et 5 ans.

#### Stéphanie Nyampundu, sa mère (1922-1994)



Née en 1922 à Birambo-Kibuye tuée le 7 avril 1994 à Nyundo à son domicile. Elle était reconnue comme médecin traditionnelle, sage-femme, pédiatre ... Ce sont ceux qu'elle a soignés qui l'ont tuée à coups de machette, en lui fracassant la tête.

#### Didier Bonheur Imanizabayo, son neveu, fils unique de Fausta (1979-1994)



Né le 17 août 1979 à Nyundo, tué le 7 avril 1994 à Nyundo.

Il était reconnu par son courage, il a été tué en essayant de protéger sa grand-mère.

Ils l'ont tué à l'épée avec toutes sortes de torture, arrachant sa pomme d'Adam, crevant ses yeux, le coupant

en deux.

#### Alvéra Bazarama, sa tante, élevée par, la mère d'Immaculée après le massacre de leur famille en 1959 (1940-1994)



Née en 1940 à Birambo-Kibuye, tuée le 1 mai 1994 dans l'Eglise de Nyundo.

Elle était une mère, investie dans l'accompagnement spirituel des malades en dernière phase pleine d'amour et de compassion.

Ses tueurs l'ont torturée, déshabillée et achevée à coups de lances et

machettes.

#### Fausta Mukasafari, sa sœur aînée (1954-1994)



Née le 11 septembre 1954 à Birambo-Kibuye, tuée le 1 mai 1994 dans l'Eglise de Nyundo.

Elle s'investissait beaucoup pour sa famille biologique et maritale ainsi que pour ceux qui l'entouraient. Elle était le pilier de la famille.

Elle a été tuée par une grenade et des coups de machettes après une longue série de torture.

#### Claudien Rudakemwa, son cousin, fils d'Alvéra (1972-1995)



Né le 9 mai 1972 à Nyundo, tué le 21 novembre 1995 dans l'opération «Aucun témoin ne doit survivre» un an après le génocide.

Il aimait la vie, aimait rire et faire rire.

Il avait échappé au génocide et avait vu ceux qui avaient attaqué la famille et tout ce qui s'était passé pendant le

génocide et il pouvait l'attester au tribunal. Mais ils ne lui laissèrent pas le temps de témoigner de ce qu'il avait vu et vécu. Il fut électrocuté dans la maison par le piège des miliciens/Abacengezi.

## 4. DES CHASSEURS DE GENOCIDAIRE



Alain  
Gauthier  
Français  
Fondateur  
du Collectif  
des Parties  
Civiles pour  
le Rwanda



Dafroza  
Gauthier  
Tutsi  
Fondatrice  
du Collectif  
des Parties  
Civiles pour  
le Rwanda

Né dans une famille modeste en Ardèche, il part en 1970 au Rwanda, comme jeune séminariste. Il y croise Dafroza, une jeune étudiante Tutsi, dont le père avait été tué en 1963. De retour en France, il renonce à la prêtrise pour devenir professeur de français. Leurs chemins se croisent en France quelques années après. Elle a fui le Rwanda après les attaques contre les étudiants Tutsi et vit en Belgique. En 1974, ils se marient. Vingt ans plus tard, un jour d'avril 1994, leur vie bascule dans l'horreur. Impuissants, ils assistent à distance au génocide le plus rapide de l'histoire. « *Le téléphone sonnait sans cesse, A chaque fois, c'était pour nous annoncer un mort.* » Un voisin. Un neveu. Et finalement sa mère. Dafroza y a perdu une partie de sa famille. Dans un premier temps, ils ont « *compté les morts.* ». Cela a pris trois ans. Ensuite ils se sont occupés de deux neveux échoués au Burundi.

Après les premiers procès de génocidaires en Belgique en 2001, l'envie leur vient d'agir en France. En quête de justice, ils créent le Collectif des Parties Civiles pour le Rwanda (CPCR) à Reims. Depuis quinze ans, le CPCR a déposé plus de vingt plaintes, ce qui porte à vingt cinq le nombre de génocidaires aujourd'hui poursuivis en France.

Certains les comparent au couple Klarsfeld qui a pourchassé les anciens nazis pendant des années. Les Gauthier veulent « *la justice, pas la vengeance.* ». C'est leur devise. Jamais le parquet n'a engagé de poursuites de sa propre initiative, comme il en a pourtant le droit. Les Gauthier doivent tout faire eux-mêmes. Ils y passent soirées, week-ends, vacances. Quand ils entendent parler d'un génocidaire caché en France, ils rassemblent des informations. Ils partent ensuite au Rwanda à la recherche d'anciens rescapés ou d'anciens tueurs repentis prêts à dénoncer leurs complices. Enquêter, interroger, traduire. A chaque témoignage, replonger dans l'enfer. Parfois, il faut retrouver les corps, descendre dans les fosses communes où s'entassent les squelettes, nettoyer les os, tenter de remonter le fil de leur histoire.

Puis en France, poursuivre les tueurs. Confronter, vérifier, traquer, constituer des dossiers et déposer plainte. Ne pas laisser tranquilles ces génocidaires qui, des années après avoir commis le pire des crimes, se sont réfugiés en France, devenus médecins, curés, pour tranquillement refaire leur vie.

« *Ne rien faire, c'est rester au bord du gouffre. Ce trou noir, c'est le vide indicible que nous a laissé le génocide. L'action nous permet de ne pas être engloutis par ce vide qui nous attire.* », dit Dafroza. Catholique, Alain lui veut croire qu'un procès « *permettra aux bourreaux de retrouver la communauté des hommes* » Mais « *à condition qu'ils reconnaissent les faits.* ». Or jusqu'à présent, tous nient. « *La négation fait partie du génocide,* poursuit Alain. **Le crime est tellement odieux qu'il est invouable. Ils se sont refait une virginité en Europe, ont des amis, des voisins. Ce monde va s'écrouler s'ils sont condamnés. »**

Grace à eux, pour la première fois en février 2014, Pascal Simbikangwa a été jugé pour « *complicité de génocide* » et « *complicité de crime contre l'humanité* ». Vendredi 14 mars, au terme d'un procès historique, le premier en France lié au drame rwandais, 20 ans après des massacres, où le rôle de Paris a été critiqué, il fut condamné à 25 ans de réclusion pour son rôle dans le génocide. Ainsi l'ex-capitaine de la garde présidentielle âgé de 54 ans, paraplégique en fauteuil roulant, a été reconnu coupable de génocide en qualité d'auteur et de complice de crime contre l'humanité, une requalification hautement symbolique par la Cour d'assises de Paris, à l'issue d'un procès de six semaines et d'un délibéré de douze heures. L'accusation avait requis la perpétuité contre celui qu'elle a décrit comme « *un génocidaire négationniste* »... « *Il a galvanisé, armé ceux dont il savait qu'ils étaient devenus des chiens enragés (...) des massacreurs, des purificateurs. C'est un choix conscient et délibéré dans la ligne de son engagement.* » Simbikangwa a décidé de faire appel. Mais d'autres procès pour des présumés génocidaires résidant en France suivront à un rythme soutenu.



## 5. DES VICTIMES ASSASSINEES



L'abbé  
Augustin  
Ntagara  
activiste des  
droits de  
l'homme  
assassinée

**C'était le recteur du grand séminaire** de Nyakibanda, un intellectuel et le curé de Gisenyi. En septembre 1990, en préparation de la visite du pape Jean-Paul II, cinq **prêtres rwandais du diocèse de Nyundo dont l'Abbé Ntagara**, eurent le courage de rédiger une lettre aux évêques en réaction à une lettre pastorale où des évêques avaient soutenu la politique d'exclusion des Tutsi. Ils rappelèrent **la nécessité pour l'Eglise de ne pas se laisser « inféoder par le pouvoir séculier »**. L'archevêque de Kigali, ami intime du Président Habyarimana, achemina la lettre aux services rwandais de **renseignements. C'est ainsi que** le 4 octobre 1990, alors qu'il venait d'enterrer son cousin, **l'Abbé Ntagara** fut accusé d'avoir fomenté un complot masqué par un faux enterrement et fut emprisonné dans le bloc des hommes où il fut violé et violenté. Sa mort fut annoncée.

Quand le président Habyarimana alla demander soutien à Paris, il fut apostrophé par un journaliste de radio Vatican **qui s'étonnait qu'un catholique accompli puisse** emprisonner et tuer des innocents même des prêtres tel **l'abbé Ntagara**. A son retour, le président le mit dans une cellule de femmes pour le protéger. En 1991, suite aux pressions internationales, il fut **libéré avec d'autres** prisonniers et reprit son travail de curé de la paroisse.

Face aux menaces de mort répétées, il décida de quitter le pays pour la Belgique, où il obtint **l'asile** politique. Peu après, son propre évêque de Nyundo lui envoya plusieurs lettres lui demandant de revenir retrouver ses paroissiens à Gisenyi. Quand les accords **d'Arusha** furent signés, les rumeurs annoncèrent que le Rwanda allait enfin retrouver la paix, il décida le 25 août 1993 de revenir dans son pays et intégra sa paroisse à Gisenyi.

Le 8 avril 1994, une rafle eut lieu dans deux couvents, dont celui de Ntagara. Les tueurs **s'adressèrent** à lui: **« c'est toi que nous cherchons mets-toi avec les autres, pour qu'on vous amène « à la commune rouge »**. Il accepta, ignorant **qu'il s'agissait** de la fosse commune. Il fut tué le 8 avril 1994 de façon **exemplaire....** Torturé, enterré vivant avec **d'autres** membres de sa paroisse dans la même fosse où le rejoindra Félicité Niyitegeka avec ses protégés Tutsi.



Agathe  
Uwilingiyimana  
Premier ministre  
Hutu modérée  
assassinée  
héros national

Premier ministre Hutu du Rwanda, depuis le 13 juillet 1993, assassinée le 7 avril 1994, au lendemain de l'attentat contre le chef de l'État Juvénal Habyarimana. Ce fut l'un des éléments inauguraux du génocide du Rwanda.

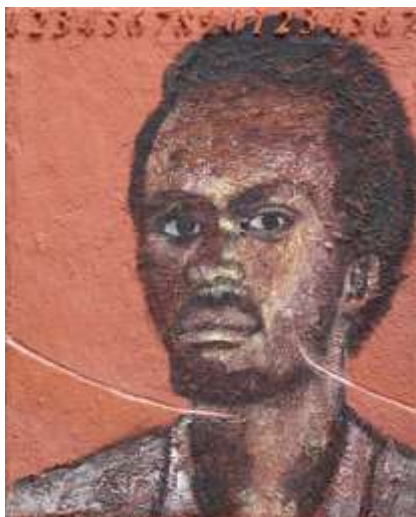
Née en 1953 de parents fermiers, elle fut professeur de mathématiques, puis de chimie. Mariée et mère de 5 enfants, elle devint directrice au ministère du commerce, puis en 1992 ministre de l'Éducation nationale. Là, elle s'opposa à la corruption lors des examens scolaires, en imposant un contrôle policier pendant les épreuves, ce qui entraîna une diminution de la réussite des jeunes Hutu du Nord du pays, la «région du Président». En représailles, elle fut agressée quelques semaines plus tard. Des milliers de Rwandaises lui manifestèrent publiquement leur soutien, bravant les Interahamwe. Ces Interahamwe (terme signifiant en kinyarwanda «ceux qui combattent ensemble») constituent la plus importante des milices rwandaises créées dès 1992 par le parti du président Juvénal Habyarimana. Elles seront responsables des massacres pendant le génocide en 1994.

Elle devint premier ministre à la fin des négociations d'Arusha. Dans un de ses derniers interview, elle déclara aux journalistes: **« Je suis une Rwandaise et je suis une personne. J'ai un rôle à jouer pour mon pays et que je sois homme ou femme, Hutu ou Tutsi, n'a aucun intérêt »**. Elle plaçait la citoyenneté au-dessus des différences, voulant dépasser les affrontements ethniques, tenant un discours civique et républicain.

Le 7 avril 1994, elle fut assassinée par la garde présidentielle rwandaise au moment de se rendre dans les locaux de Radio Rwanda pour lancer un appel au calme, après l'attentat contre le chef d'état Juvénal Habyarimana. Dix « casques bleus » belges, que le général Roméo Dallaire responsable de la Minuar, venait de lui envoyer pour assurer sa protection, furent arrêtés puis assassinés dans la journée.

Ses enfants furent sauvés grâce au capitaine Mbaye Diagne et purent ainsi être évacués en Europe en avril 1994, où ils vivent **aujourd'hui**. Elle figure dans la première liste des « héros nationaux » publiée en février 2002.

## 6. DES VICTIMES ASSASSINEES



Paul  
Rutayisire  
Président  
d'une  
juridiction  
Gacaca  
tué en  
2007

« Tuez-les tous » pour qu'aucun témoin ne survive, tel était le but ultime de l'idéologie génocidaire au Rwanda.

Quand il a été question de poursuivre en justice les auteurs des massacres par le biais des juridictions « Gacaca » l'esprit génocidaire a refait surface chez certains d'entre eux. Ce dispositif juridictionnel, qui consistait à favoriser la confrontation interactive entre les survivants, les présumés coupables et les témoins, sur les lieux-mêmes où les crimes avaient été commis, allait permettre d'établir la vérité sur ce qui s'était passé pendant le génocide. Nécessité s'imposait donc à certains de se débarrasser des témoins gênants. C'est ainsi qu'il y eut des meurtres de rescapés du génocide, de témoins et des juges de juridictions « Gacaca ».

Paul Rutayisire représentait ces trois entités à la fois. En tant que rescapé du génocide, il témoignait de ce qu'il avait vu, vécu ou subi. Reconnu personne intègre (inyangamugayo) par ses pairs, il avait été élu Président de la juridiction Gacaca du Secteur de Karama du District de Huye en Province du Sud du Rwanda. De ce fait, la loi régissant les juridictions Gacaca avait conféré pouvoir d'acquitter ou de condamner les personnes accusées de génocide à la cour qu'il présidait.

Au-delà du statut de « cafard » à éradiquer par lequel l'idéologie génocidaire l'avait stigmatisé, cet homme de quarante trois ans, père de huit enfants avait retrouvé la dignité d'un être humain avec les qualités d'un homme intègre et responsable. Mais il apparaît clairement que cela n'a pas convenu aux présumés coupables qui comparaissaient dans sa juridiction. Il était devenu un homme à abattre. Dans la nuit du 15 au 16 octobre 2007 il tomba dans une embuscade. Son corps fut trouvé le matin du 16 octobre, non loin de chez lui. Il avait été abattu à la machette, la tête fendue, démembré, la langue et les parties génitales arrachées.

Sa dépouille mortelle fut inhumée dans le caveau du site de commémoration de Karama où elle a rejoint 45000 corps de victimes du génocide de 1994, tués dans le Secteur de Karama et des environs. Les rescapés de la colline où il habitait, de peur qu'ils ne soient massacrés à leur tour, furent déplacés.

*Gaudiose Luhaha*



Jean-  
Baptiste  
Habyarimana  
disparu  
Préfet de  
Butare qui  
tenta de  
faire  
rempart  
contre le  
génocide

Docteur en génie civil, diplômé d'une université américaine, il était un des rares *Tutsi* du Rwanda qui avait réussi à passer entre les mailles de la ségrégation ethnique et qui occupait un poste de préfet. Il sacrifia sa vie et celle de sa famille en s'efforçant de résister opiniâtrement, à l'entreprise génocidaire. Malheureusement, la population se laissa abuser par les diatribes meurtrières de Sindikubwabo Théodore, Président autoproclamé du gouvernement génocidaire. Bien que Jean-Baptiste Habyarimana (sans lien de parenté avec le Président assassiné lors de l'attentat) eut l'opportunité de « se sauver », il ne le fit pas ; c'est ainsi que début mars 1994, lors de son passage à Strasbourg, avec une grande lucidité et fermeté d'âme, il confia : « Je sais qu'ils vont me tuer, mais je ne peux pas fuir avant la population ».

Dès le 7 avril, au lendemain de la mort du Président de la République du Rwanda, Habyarimana Juvénal, tout le pays fut à feu et à sang. Le processus infernal d'extermination des *Tutsi* embrasa le Rwanda. Des rescapés des massacres se réfugièrent à Butare, seule préfecture épargnée par cette folie meurtrière. Ce fut la seule préfecture qui résista grâce à son Préfet, Jean-Baptiste Habyarimana, le seul préfet *Tutsi* du Rwanda. Alors que le chaos total régnait partout dans le pays, il sillonnait sans relâche la campagne de sa circonscription préfectorale pour exhorter la population au calme. Il réussit ainsi à faire rempart contre les tueries jusqu'au 19 avril, jour où le nouveau Président de la République autoproclamé, Sindikubwabo Théodore, vint tenir un meeting dans la ville de Butare, pour mobiliser la population à rattraper son « retard » dans l'exécution du plan génocidaire. Il fit comprendre officiellement et en direct à la radio nationale, que tout *Hutu* et tout citoyen qui ne « travaillait » pas (i.e. : qui ne tuait pas l'ennemi *Tutsi*) n'était pas un bon citoyen.

Aussitôt après cet appel à l'extermination de « l'ennemi », le Préfet disparut. Sa femme et leurs deux filles furent tuées. Les *Hutu* commencèrent à massacrer les *Tutsi* avec beaucoup de « zèle », comme le Président le leur avait commandé.

*Gaudiose Luhaha*



## 7. LE SORT DES FEMMES ET DES ENFANTS



Rubin Ngezi et Claudia Kantake de Kabeja ou le sort dramatique des enfants et des bébés

Rubin Ngezi, âge de 4 ans disparut le 17 mai 1994 à Kigali, ainsi que sa grand-mère Claudia Kantake de Kabeja (née le 17 mai 1932). Leurs corps ne furent jamais retrouvés.

Le père de Rubin Ngezi, Paul Ngezi (né en 1958) fut fusillé le 17 mai 1994 à Kigali. Tangasa Thérèse **Rosenberger (présidente de l'association Amarizza) est la tante de Rubin Ngezi et la petite fille de Claudia Kantake de Kabeja.**

Lors du génocide, la cruauté des meurtriers fut sans pitié. Personne ne fut épargné, même les bébés devaient être **éliminés pour éviter qu'ils ne deviennent des adultes subversifs.**

**Les enfants considérés comme l'espoir et l'avenir de la famille** avaient toujours occupé une place centrale et importante dans la société rwandaise. Traditionnellement au Rwanda, les enfants avaient **droit à l'amour, aux soins et à la protection de la famille et de la communauté.** Le génocide a complètement renversé les valeurs.

**Les enfants furent non seulement témoins d'indicibles violences,** mais les maternités, les orphelinats, les maisons pour enfants et les écoles furent systématiquement attaquées. Plus de 100 000 autres enfants furent éloignés de leur famille.

**Le gouvernement disait qu'il fallait « arracher les racines », c'est à dire tuer les bébés pour exterminer « la race » des Tutsi.** Les enfants Tutsi étaient visés, parce que, comme le dit un proverbe proclamé par André Sibomana, bourgmestre de Mbazi : **« Lorsque l'on chasse des souris, on n'épargne pas celles qui sont en gestation ».** C'est ainsi que les bébés furent arrachés jusque dans les ventres des femmes; Des petites filles furent violées par les soldats et les Interahamwe (les milices Hutu extrémistes), des petits garçons le furent par des femmes; Ainsi ce qui aurait pu relever du fantasme, relevait désormais d'un réel sans structure, ni règle.



Rose Burizihiza rescapée ou le viol comme arme de guerre

Vivant à Butare, elle est responsable de *Ibuka* et présidente d'**une association de femmes violées** durant le génocide.

Tutsi, mère de trois enfants, en 1994, elle fut violée par un groupe de miliciens Hutu extrémistes puis séquestrée et violée pendant 3 mois par un conseiller municipal membre du régime génocidaire. Son mari fut lapidé, sa fille de 2 ans et demi traînée par une corde attachée **autour du cou jusqu'à ce qu'elle meurt** et ses deux enfants en bas âge jetés aux chiens. Elle les sauva en les cachant dans un grand pot servant à fabriquer de la bière de sorgho. Début juillet, elle retrouva la liberté, ses deux enfants vivants.

Elle fut témoin au procès collectif «Butare» à Arusha en Tanzanie, siège du Tribunal Pénal International pour le Rwanda (TPIR). Parmi les six accusés poursuivis pour génocide, Pauline Nyiramasuhuko ministre de la Famille, seule femme détenue par le tribunal, poursuivie pour incitation aux viols et son fils Arsène Shalom Ntahobali, chef présumé de la milice Interahamwe qui commit de nombreux viols. Il avait ainsi violé **Rose en disant qu'il avait la « permission » de sa mère pour violer des Tutsi.** Tous plaidèrent non coupables. *« En tant que femme, dit Rose, je ne comprends pas qu'une femme qui a donné la vie ait pu inciter des gens à violer d'autres femmes... Il s'agissait d'éliminer les Tutsi physiquement mais aussi psychologiquement. »* Le comportement de cette femme ministre encourageant au viol, va à l'encontre de toutes nos représentations de la nature des femmes.

Le viol était depuis longtemps reconnu comme une arme de guerre. A partir de ce procès, il fut désigné **en tant que crime contre l'humanité.**

Le gouvernement fit aussi sortir des malades du Sida des hôpitaux pour former des bataillons de violeurs. Par l'utilisation du Sida, comme arme biologique de meurtre lent, le viol fut au Rwanda, considéré comme un élément majeur du génocide. Les conséquences de ces viols furent aussi le drame de **milliers d'enfants nés de ces viols, nés de la barbarie.**

## 8. LA RESISTANCE A BISESERO



Eric Nzabihimana résistant survivant des massacres de Bisesero d'avril à juillet 1994

Il avait 28 ans quand le 13 Avril 1994, son village près de Bisesero fut attaqué. Il dut le quitter pour se cacher dans les collines de Bisesero où d'autres Tutsi s'étaient réfugiés. Il fit ainsi partie des 40 000 à 50 000 Tutsi qui s'étaient regroupés sur ces collines à la mi-avril 1994 faisant face aux attaques des génocidaires. Ces résistants Tutsi tinrent un mois avant de voir leurs lignes de défense brisées et d'être contraints à se terrer dans les collines. 25 000 à 30 000 rescapés moururent lors des massacres des 13 et 14 mai 1994.

Le 27 juin 1994, Eric Nzabihimana sortit de sa cachette pour aller au **devant d'un détachement de l'armée française lors de l'opération Turquoise**. Les Tutsi de Bisesero n'étaient alors plus que 2 000 environ, traqués quotidiennement par les tueurs.

Les soldats français ne les secoururent pas. « *Ils nous ont dit de rester cachés et que, pour leur part, ils demanderaient au préfet de Kibuyé d'arrêter les attaques* », leur promettant de revenir trois jours plus tard. Et du 28 au 30 juin 1994, les massacres continuèrent.

Le 30 juin, quand un second détachement retourna à Bisesero, un millier de Tutsi avaient encore été tués. Cet épisode tragique a suscité une lourde accusation, celle d'**avoir** abandonné ces rescapés à leurs bourreaux.

En 2005, Eric Nzabihimana déposa plainte devant le Tribunal aux armées de Paris pour « *complicité de génocide* ».

Avant le génocide Eric était instituteur, métier qu'il n'a pas repris après 1994, car « *les élèves avaient fait partie de ceux qui nous traquaient* ». Il fut maire du district d'Itabire durant cinq ans. **Sa fiancée et sa sœur furent tuées le 26 et le 28 juin 1994. Il réussit à sauver une petite sœur** en l'enterrant chaque jour dans un trou. Un frère survécut.

Père de six enfants, il habite **aujourd'hui** à Gakuta, district de Karongi, province de l'Est. Il travaille auprès des planteurs de thé qui fournissent l'usine à thé de Gisovu dont l'ex-directeur Alfred Musema a été condamné par le Tribunal Pénal International pour le Rwanda.

## LA RESILIENCE PAR LA COMPETITION



Clavel Kayitare français rescapé ou la résilience par la compétition sportive

Il fut laissé pour mort à 8 ans en 1994 après le massacre de sa famille, une jambe brûlée, un genou éclaté et une **septicémie aigue à cause d'un éclat de grenade**. « *Il ne me reste qu'un frère et quelques oncles et tantes. Tout le reste de ma famille a été décimé. Mon oncle, ma tante, ma grand-mère sont morts. Mon père et ma mère ont été tués un peu plus loin. Nous nous étions réfugiés dans une cour d'église. Les gens se réunissaient dans des endroits publics. Mais je crois qu'ils regroupaient les gens au même endroit pour mieux les tuer. Les Hutu coupaient les gens à la machette et avaient des fusils. Moi je suis Tutsi, mais je n'aime pas trop ces notions d'appartenance... Près d'un million de morts, c'est atroce. Le monde entier l'a observé, personne n'a rien fait. C'est intolérable. Dix huit ans se sont écoulés depuis, mais la blessure sera toujours là, d'autant plus que je l'ai vécu directement. J'ai été blessé physiquement et moralement, au plus profond de moi.* »

Il est récupéré presque mourant, ayant perdu l'usage de sa jambe par la Chaîne de l'Espoir et Médecins du monde. Il est soigné en France avec 32 autres enfants. Nadine Servant, comédienne et Antoine Leonard Maestrati, réalisateur **le rencontrent à l'hôpital** et se proposent de l'accueillir. Pendant 4 ans, il subit une vingtaine d'opérations pour faire grandir sa jambe qui gagne 20 cm. Après cinq ans de fauteuil roulant, il peut à nouveau tenir debout.

Vers 13 ans, son professeur d'éducation physique découvre son potentiel sportif. Là tout va très vite. En 2002, à 16 ans, il intègre l'équipe de France et devient vice-champion du monde du 100 m. En 2003, il décroche la médaille d'or aux championnats du monde d'athlétisme, en 2005 deux médailles d'argent au 100 et 200 m, en 2007 la médaille d'or de la Coupe du monde au 100 m aux jeux Paralympiques à Athènes et en 2013 la médaille de bronze au 100 m aux championnats du monde d'athlétisme. Il intervient aussi comme éducateur sportif dans des écoles primaires et participe à des actions de sensibilisation autour du sport et du handicap, dans le cadre de l'Intégrathlon. Comme le dit son père : « *Le sport lui a permis de se reconstruire.* »

## 9. LA RESILIENCE PAR LA TRANSMISSION DU GENOCIDE



Rutabana Emmanuel  
rescapé  
témoin des  
massacres de  
**l'église de Nyundo**  
enseignant  
chercheur

Né le 18 août 1969 dans la commune de Rubavu, ancienne préfecture de Gisenyi, actuellement province de l'Ouest, il obtient un master en psychologie puis devient enseignant en psychologie clinique à la faculté de Médecine du Rwanda et psychologue clinicien au sein du Centre Universitaire de Santé Mentale. Enseignant-chercheur, il mène des recherches en rapport avec les abus sexuels dans une même famille, conséquences du génocide.

Le 7 avril 1994, il se réfugia dans l'église de Nyundo, où eurent lieu trois massacres. Il fut l'un des quatre survivants du dernier massacre le 1 mai 1994, dans **l'église de Nyundo** où se trouvaient aussi sa mère Alvéra Bazarama et sa cousine Fausta Mukasafari. Il s'échappa de l'église, se cacha dans une forêt et fut témoin visuel du massacre. Dans la nuit, il partit et atteignit Goma au Congo, qu'il quitta précipitamment en juillet 1994 quand les tueurs rejoignirent eux-mêmes le Congo en continuant à menacer les rescapés dans les camps de réfugiés.

Pendant une longue période il ne put parler, traumatisé par les massacres dont il avait été témoin, et en particulier par l'ignoble meurtre de sa mère torturée, déshabillée et achevée à coups de lances et machettes, dans la cathédrale de Nyundo.

Au retour de l'exil en juillet 1994, il parcourut Nyundo et ses environs avec une pelle pour enterrer les os des victimes laissés aux vautours et aux chiens.

Il témoigna à maintes reprises devant les juridictions Gacaca, devant les juridictions ordinaires et devant le Tribunal Pénal International pour le Rwanda (TPIR) ce qui lui valut plusieurs menaces de mort par les meurtriers de sa famille qui étaient et sont encore presque tous en liberté.

Son jeune frère Rudakemwa Claudien fut assassiné le 21 novembre 1995 pour l'empêcher de témoigner.



Assumpta Mugiraneza  
rescapée  
fondatrice  
du centre  
Iriba du  
patrimoine  
multimédia du  
Rwanda

Diplômée en psychologie sociale et en sciences politiques elle a consacré ses recherches à l'étude des discours de la haine, comparant les dires génocidaires du Hutu-Power au discours nazi. Depuis 20 ans, elle s'est investie dans la recherche sur l'histoire des génocides, a codirigé le numéro de la Revue d'histoire de la Shoah, "Rwanda, 15 ans après. Penser et écrire l'histoire du Génocide des Tutsi". Elle a collaboré à des ouvrages collectifs sur **l'éducation contre la haine, l'antisémitisme, la négrophobie et le racisme**

Elle écrit : *« Vivre, refuser l'abjection... Je suis en vie, c'est un privilège ! Bien de mes vies ont été fauchées, annihilées parce que jugées de trop. Jugées comme ne valant pas le coup d'être vécues. Bien au-delà, considérées comme des vies nuisibles, répugnantes, des vies de cafards, de vermines, des vies de Tutsi. Je n'étais pas avec eux c'est une chance. L'horreur de vivre après mais aussi triompher contre la fabrique des morts, à laquelle le monde avait accordé licence en détournant le regard.*

*C'était le 09 avril 1994, un coup de fil est venu confirmer ce que je sentais venir mais n'arrivais pas à imaginer : Hier, tout le monde chez vous a été tué. Simple phrase, trop simple, quasi banale à l'époque. Une phrase qui pèse, pèse, pèse jusqu'à vous étouffer ... rendant TOUT insensé, abject... Refuser cette abjection, refuser la démission de la raison, ne pas céder et tenter de comprendre... D'abord ces mots qui tuent, ces mots qui ont tant tués sous le 3<sup>e</sup> Reich, brisé tant de vies au Cambodge, en ex Yougoslavie... Ces mots qui avaient avili le Munyarwanda qui se définit par son verbe... Tenter de comprendre, analyser, comparer, singulariser ... Oser regarder l'homme, lâche, criminel, juste, banal et reconnaître en lui cet irréductible du bien et du mal qui peut toujours basculer d'un côté ou de l'autre...*

**Je suis en vie, j'ai donné la vie, faisant échec à l'abject projet d'extermination. Je porte la mémoire, j'enseigne l'histoire et la prévention des génocides, je réhabilite la vie, je refuse l'abjection sur mon peuple, sur les miens... sur toute victime de sa naissance. »**



## 10. LA RESILIENCE PAR LA TRANSMISSION DU GENOCIDE



Yolande Mukagasana  
infirmière  
rescapée  
se consacre à  
la mémoire  
écrivain



Emmanuel Rugema  
Rescapé  
Président  
Ibuka  
Rhônes-Alpes  
informaticien

Née à Butare au Rwanda en 1954, dans une famille Tutsi, elle fut blessée à 5 ans par une agression de Hutu. Elle fut infirmière-anesthésiste pendant dix-neuf ans au Centre hospitalier de Kigali, puis infirmière en chef d'un dispensaire privé jusqu'en 1994. Elle vivait sur la colline de Nyamirambo quand éclata le génocide des Tutsi. Elle survécut mais son frère, ses **sœurs**, son mari et ses trois enfants (Christian 15 ans, Sandrine 14 ans et Nadine 13 ans) furent massacrés. Elle fut sauvée par une femme Hutu Jacqueline Mukansonera, qui la cacha trois mois chez elle, vêtue de vêtements d'un cadavre.

Après quatre mois d'errance, elle se rendit en Belgique et décida de se consacrer à la mémoire du génocide : témoigner pour que le martyr des siens ne reste pas lettre morte, pour que la justice soit faite, et pour lutter contre le racisme au Rwanda. Elle obtint la nationalité belge en 1999. Elle y fonda une nouvelle famille adoptant trois de ses nièces orphelines, rescapées. Elle construisit une grande maison au Rwanda et adopta vingt orphelins. Elle créa l'association Nyamirambo Point d'Appui (dont la direction est à Bruxelles) pour la mémoire du génocide, l'éducation des jeunes et la reconstruction du Rwanda et son unité, associé à une ONG au Rwanda pour soutenir la reconstruction des liens sociaux au Rwanda. Elle se bat contre le silence qui continue de peser sur ce drame et aide les survivants à parler, à dire l'indicible, à comprendre ce qui s'est passé. Elle veut rendre un visage et une identité à ceux qui ont disparu. Elle est l'auteur avec Patrick May de *La mort ne veut pas de moi* (Éd. Fixot 1997) et de *N'aie pas peur de savoir* (Éd. Robert Laffont, 1999) et du livre photographique *Les blessures du silence*, des témoignages de survivants et de bourreaux du génocide au Rwanda. Ce sont quatre-vingts paroles d'êtres humains victimes de la haine et de l'idéologie de la division. Quatre-vingts photos qui sont autant de cris. Elle a également co-écrit avec le Groupov, la pièce de théâtre *Rwanda 94*. Elle a reçu le prix Colombe d'or pour la paix le 3 juillet 2002 à Rome.

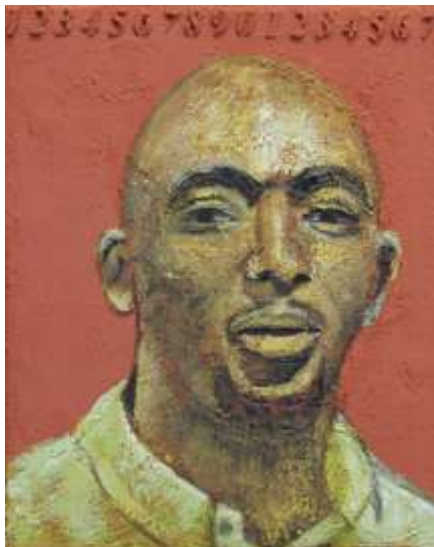
*« En tant qu'enfant Tutsi, on sentait qu'on était différent. A partir de 1990, à l'époque où le FPR a commencé le combat contre le régime en place, le climat a dégénéré. On sentait la haine partout. Elle était palpable. »*

Il avait vingt ans, quand le 8 avril, cela **s'enflamma** dans sa région dans le sud du Rwanda, près du lac de Kivu. Les milices ivres défoncèrent les maisons, les pillèrent. Il fuit vers le lac Kivu pour le traverser et atteindre le Congo. Sans argent, on refusa de l'embarquer. Il se faufila dans la brousse, revint vers sa maison qui était en flammes et passa la nuit dans un arbre. Le lendemain il rejoignit un dispensaire, où étaient réfugiées plus de quatre mille personnes. Deux jours plus tard sa mère et ses deux **sœurs** y arrivèrent en sang. Elles avaient été découpées avec des machettes. Ils restèrent là **jusqu'au** 18 avril où ils furent attaqués. Ce jour-là, il perdit les siens, ses amis et une grande partie des réfugiés. Ce ne fut qu'avec des pierres et des briques, qu'ils firent face à des hommes munis d'armes blanches et de grenades. De 4 000, ils ne restèrent plus **qu'à** 300. Dehors, le sol était jonché de cadavres. Il partit vers la cathédrale de Cyangugu. Là il fut frappé avec un gourdin avec des clous. **L'épaule** détachée, il réussit malgré tout à fuir vers le stade où se trouvaient déjà plus de 10 000 personnes.

Le 30 mai, avec deux cousins, il parvint à quitter le Rwanda vers le Congo, grâce à la mère de son cousin, une Hutu, qui paya le bateau. De là bas, il suivit le génocide *« comme on suit un film »* et impuissant il assista au sort des autres de **l'autre** côté. Par la suite, il ressentit la nécessité de partir le plus loin possible, de ne plus entendre parler sa langue, **d'être** anonyme au milieu de gens inconnus. Il souligne la passivité de la communauté internationale et rappelle que tous les Hutu ne furent pas responsables. *« Certains ont protégé quelques Tutsi. On ne peut l'oublier. »*

Il créa une antenne IBUKA à Lyon *« pour faire le devoir de mémoire pour le bien de toute l'humanité, lutter contre l'oubli et le négationnisme »* et il rajoute *« Ibuka est désormais devenu ma thérapie et ma famille. »*

# 11. LA TRANSMISSION PAR LA SHOAH



Thierry Sebanwanwa rescapé de Butare ou comment se rencontrent la Shoah et le génocide des Tutsi

En 1994, issu d'une famille aisée, il vivait à Butare la ville universitaire du Rwanda. Son père travaillait pour l'ONU. Après la chute de Butare, sa mère, ses frères, sa sœur jumelle, ses deux petites sœurs, ses deux grands mères furent tués par les milices, découpés de façon barbare. Son père lui, fut fusillé. Sur les 51 membres de sa famille, aucun ne survécut. Selon son expression, « *la vie n'avait plus de sens.. C'était des voisins, des amis avec lesquels on a tout partagé, qui tuèrent, coupèrent, assassinèrent avec sauvagerie. Là où il n'y a pas la valeur d'un être humain, tous les coups sont permis.* »

Il réussit à fuir. Plus tard, il entreprit des études d'ingénieur. « *Je devais choisir, si je restais dans le génocide, je n'avancerai jamais. Le génocide c'est notre passé, c'est la souffrance des rescapés. C'est la barbarie, l'inhumanité, la haine, l'extermination. Je savais que le génocide avait été consommé, que j'étais le perdant. Mais je ne devais pas perdre tout : Je perds les gens, je perds ma famille, je perds mon enfance, je perds mes valeurs. Mais je ne devais pas perdre mon caractère, je ne suis pas comme eux. Je suis autre. Je suis humain malgré l'histoire.*

**Mais pour transmettre ce que j'avais reçu, il y avait aussi la vie. C'est un grand combat, qui amène une force surnaturelle, qui montre que l'homme est capable de pousser loin, de faire l'impossible, de ne pas garder la haine, de ne pas penser la vengeance, car la vengeance c'est une façon de se salir. Quand tu es rescapé, il y a la souffrance, mais il y a aussi l'existence, la résistance, la survie. Tu dois être propre, digne, exemplaire, quelqu'un de valeur...Tu dois faire vivre les victimes. J'incarnais mon père, sa chaleur, sa démarche. Si j'incarne la vengeance, je suis l'autre. Aussi longtemps que je suis mon père, il n'est pas mort. Il est là... Ils sont là.... Les gens ne meurent pas, ce sont les barbaries qui pensent qu'ils sont morts.**

*J'ai commencé à m'intéresser à la Shoah. En 1990, j'ai vu le film de Martin Gray « Au nom de tous les miens », cela m'a ouvert les yeux. Je ne savais pas que la même chose m'attendait en 1994. Je ressentais la souffrance et je ne comprenais pas pourquoi des hommes pouvaient tuer comme cela.*

*Aujourd'hui, je ne parviens pas à parler de ma souffrance, mais quand je parle de la souffrance de l'autre, c'est comme si c'était mon histoire, parce que je le sens, je le vis, je le comprends. A partir de là je me suis engagé, j'ai amené des étudiants de l'université, surtout des rescapés, Je voulais toucher des jeunes, qui peuvent aussi transmettre le message. Je ramenaient aussi des enfants de bourreaux. Quand ils parlaient de la Shoah, eux aussi pouvaient s'exprimer, car il n'avaient pas la culpabilité immédiate. »*

En 2004, il partit en Israël. C'était pour lui un rêve. Il participa à la visite du musée de Yad vashem avec d'autres rescapés comme lui, des rescapés de la Shoah.

Il créa dans la maison de ses parents à Butare, un petit **musée de la Shoah qu'il appelle sa « Shalom House »**. Pour lui « **Le génocide c'est devenu un événement éternel** ». Il y présentait 30 tableaux relatant l'histoire de la Shoah, pour apprendre aux gens l'histoire de la Shoah et celle des différents génocides. Il travailla pendant six ans. Là il accueillait des Juifs venus enseigner la Shoah aux Rwandais.

Mais le cout de la maison ne lui permit pas de continuer à la garder et à payer les frais. C'est avec une grande tristesse qu'il dut fermer le musée. Malgré son attachement à son projet, il ne put continuer. « *Ces tableaux sont chez un ami Norbert qui s'intéresse aussi à la Shoah* ».

Il vit aujourd'hui à Kigali, agent de marketing dans une société qui vend des produits pétroliers. Il a deux enfants, une fille qui vit en Europe avec sa mère et un garçon de 7ans qui vit au Rwanda, qui se pose des questions sur ses origines. « *Je devrais lui parler mais pas lui montrer le génocide, je devrais protéger mon enfant. Dire que sa grand mère fut coupée. Je ne peux pas. Il n'est pas au niveau de le comprendre.* »

Il porte une chaîne en or avec une étoile de David et possède une étoile jaune, cadeau d'une femme juive française Malvina Sotto née Bloch, qui ont tous deux pour lui une grande valeur.

Portant le poids de toutes les victimes du génocide rwandais, sa vie est consacrée « *à se rendre digne de leur mort, à les représenter à les rendre vivants et à les ressusciter par sa parole, sa conduite et son enseignement.* »

Il consacre toujours toute une partie de sa vie à transmettre la mémoire de la Shoah aux jeunes générations de Rwandais, en espérant de cette façon les aider aussi à comprendre leurs propres traumatismes.

## 12. LA RESILIENCE PAR L'ECRITURE



Scholastique Mukasonga rescapée écrivaine d'expression française lauréate du prix Renaudot

Née en 1956, dans la province de Gikongoro, Scholastique Mukasonga connaît dès l'enfance la violence et les humiliations des conflits politiques et ethniques qui agitent le Rwanda. En 1960, sa famille est déplacée dans une région insalubre du Rwanda, Nyamata au Bugesera. Elle est l'une des seules de sa famille à faire des études. En 1973, elle est chassée de l'école d'assistante sociale de Butare et doit s'exiler au Burundi. En 1992, elle s'établit en France dans le Calvados avec son mari. En 1994, année du génocide des Tutsi, 27 membres de sa famille, dont sa mère Stefania furent massacrés ...

Aujourd'hui elle vit à Saint Aubin sur Mer et travaille à Caen comme assistante sociale. Elle se dit autant normande que rwandaise. Elle crée une association d'aide aux orphelins après le génocide des Tutsi.

En 2006, avec sa première œuvre autobiographique chez Gallimard, *Inyenzi ou les Cafards*, elle entre dans la littérature qui pour elle s'apparente au territoire de la mémoire. "C'est le génocide des Tutsi au Rwanda qui a fait de moi une écrivaine. Il s'agissait pour moi d'un devoir impérieux de redonner une personnalité humaine, un nom, à tous ceux dont les corps gisaient, anonymes, dans les charniers et que, durant leur vie, on avait traité de Cafards.". En 2008, elle publie chez Gallimard, un second ouvrage, *La Femme aux pieds nus*, hommage rendu à sa mère et à toutes les mères courage, pour lequel elle obtient le prix Seligman contre le racisme. En 2010, son livre *L'iguifou* obtient le prix Renaissance de la Nouvelle et le prix de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer. Elle reçoit le prix Renaudot en 2012, pour son quatrième ouvrage et premier roman, *Notre-Dame du Nil*, paru lui aussi aux éditions Gallimard. Son dernier livre *Ce que murmurent les collines* est publié en 2014.



Reverien Rurangwa rescapé écrivain suisse

En 1994, il avait quinze ans quand son existence bascula dans l'horreur. Il se réfugia avec toute sa famille sur une petite colline, près de son village au centre du Rwanda. Ils furent repérés par leurs voisins Hutu qui découpèrent un à un à la machette tous les membres de sa famille (43 personnes). Il eut la main droite tranchée, l'épaule fracturée, le visage fendu, l'œil gauche et le nez arrachés. Il assista à la longue agonie de sa mère dénudée, le ventre ouvert. Il vit les meurtriers revenir quelques heures plus tard achever les survivants et les brûler.

Alors qu'il gisait grièvement blessé sur un tas de cadavres, il fut recueilli par l'association « Sentinelles ». Opéré d'urgence sans anesthésie, il fut rapatrié en Suisse où il passa trois mois hospitalisé. Il portait définitivement les stigmates du massacre sous la forme de multiples cicatrices, d'une prothèse oculaire et d'un bras amputé.

En 1996, après des mois d'hospitalisation et plusieurs opérations, il retourna au Rwanda rechercher d'éventuels survivants de sa famille ou de ses connaissances. Il retrouva l'un de ses agresseurs, le dénonça à la justice et le fit emprisonner. Mais l'assassin paya ses gardiens pour être libéré et se mit à la recherche de Reverien pour le tuer. Agressé dans la rue, il décida en 2000 de se réfugier en Suisse et déposa une demande d'asile. Dans l'attente d'une réponse, essayant plusieurs fois des refus, il essaya de commencer une vie normale, avec ses cicatrices et son passé lourd à porter, tout en craignant d'être renvoyé au Rwanda. Il publia son livre *Génocidé*. Il obtint enfin la nationalité suisse en 2011.

Il se bat aujourd'hui pour rendre hommage aux victimes, obtenir réparations pour les rescapés et demander que justice soit faite, car des milliers de criminels demeurent toujours impunis. « Quatorze ans plus tard, mes bourreaux sont toujours dans mon pays. Tranquilles, ils ont repris le cours de leur vie. Moi, je vis réfugié en Suisse. Souvent je veux mourir. Mais plus que tout, je ne veux pas qu'on oublie ma famille. Ils voudraient que justice soit faite. La tache est difficile mais j'irai au bout ! »



## 13. LES PARENTS SANS TRACES DES ENFANTS DISPARUS



Béatrice  
Mukamulindwa  
rescapée  
ou une  
maman à la  
recherche des  
enfants  
disparus

En 1994, elle était mariée, mère de trois enfants. Elle travaillait à Kigali où elle était directrice chargée des Finances de l'Entreprise Shell-Rwanda.

**Le génocide eut lieu alors qu'elle venait d'arriver en Belgique à Louvain la Neuve pour un mois de vacances, rejoignant son mari qui avait obtenu une bourse d'études.** Elle avait laissé ses trois enfants chez son frère. Toute sa famille, dont **ses frères et sœurs, sa mère, sa grand-mère de 98 ans** furent tous tués pendant le génocide. Seul son neveu de dix huit mois fut retrouvé vivant au milieu des cadavres; elle l'adopta.

Depuis 1994, elle vit en Belgique sans traces de la mort de ses trois enfants, de ses deux nièces, de son frère et de ses deux cousins. Son mariage ne résista pas à tous ces malheurs.

Pour tenter de retrouver ses trois enfants Mudacumura Alain Flavien (12 ans), Ngwinondebe Aline (11ans), Uwase Rwagasana Nadège (9 ans) et ses deux nièces tous portés disparus, elle fit plusieurs voyages au Rwanda et au Congo (de 1995 à 2010). Sans succès.

« *Même quand je dors, je ne pense à rien d'autre* », dit-elle. En 2011, sa quête se transforma en vocation, quand **elle découvrit une réalité qui relevait de l'impensable: beaucoup d'enfants disparus ou que l'on croyait morts** étaient toujours en vie au Rwanda, ou ailleurs. Elle en rencontra quelques uns. Certains avaient été recueillis dans des familles dans les pays limitrophes, où ils servaient **d'aide-ménagers; d'autres** avaient été **abandonnés aux différentes frontières; d'autres encore** avaient été emmenés en Europe, au Canada ou en **Australie par des procédures d'adoption** officielles ou officieuses, sans aucune formalité.

Elle fonde alors **CCMES (Cri du Cœur d'une Mère qui Espère)**, pour que de milliers de parents retrouvent leurs enfants, pour que des enfants aient trace de leurs racines. **Elle s'investit pleinement** pour réunir les familles séparées et leur offre écoute et assistance. Des parents ont encore peur de **déclarer qu'ils recherchent** leurs enfants disparus, craignant **d'être considérés** comme malades mentaux. Elle encourage aussi les

familles ayant recueilli des enfants qui ne sont pas les leurs, à oser en en parler.

Cri du **Cœur d'une Mère qui Espère** est une ONG rwandaise établie dans le District de RUBAVU, en **Province de l'Ouest.** L'ONG s'inscrit dans le programme de développement du District et du pays.

La mission principale de CCMES est **d'atténuer les graves séquelles liées aux traumatismes qu'a subi la population lors du génocide de 1994 contre les Tutsis.** Sa mission est en particulier, **d'aider les parents qui, depuis, sont restés sans nouvelles du sort de leurs enfants portés disparus.** Sa mission est aussi **d'accompagner les parents qui, contre toute attente, ont retrouvé leurs enfants, que l'on donnait pour morts.** CCMES est un message d'espoir à toutes les victimes de la guerre et du génocide, à tous les parents et à tous les enfants qui attendent de se retrouver enfin ou le cas échéant, de pouvoir faire le deuil !



Jeanne  
d'Arc  
Ntihakose  
rescapée  
revenue du  
Burundi  
quatorze  
ans plus  
tard

Jeanne **d'Arc** Ntihakose, avait dix ans en 1994, **lorsqu'elle** du fuir le Rwanda, pour échapper aux *Interahamwe (miliciens Hutu extrémistes)*. Elle arriva seule au Burundi et y resta **jusqu'à** vingt quatre ans, date à laquelle elle put enfin revenir au Rwanda chercher **d'éventuels** survivants de sa famille. Elle retrouva une petite **sœur** (une demi **sœur**) adoptée en Belgique.

« *J'avais dix ans à l'époque du génocide, et nous habitons à Nyaruguru. Quand on a commencé à brûler les maisons, ma famille et moi sommes parties nous réfugier à la paroisse de Kibeho. Une semaine après, des gens nous ont attaqués et ont tiré sur les réfugiés regroupés dans la paroisse et ça été la débandade. Je n'ai jamais su de quel côté était parti le reste de ma famille. Nous avons essayé de prendre la direction du chef lieu de la Préfecture de Butare, mais nous n'avons pas pu arriver à destination. Des gens armés se trouvaient sur toutes les routes et sentiers et nous*

avons dû changer de direction, et de chemin. Nous étions en piteux état, souffrant de la faim, trempés jusqu'aux os par la pluie... Des cadavres jonchaient les routes partout.

Nous avons finalement traversé la frontière et sommes arrivés au Burundi, mais je n'ai pas compris comment nous y étions arrivés. J'ai juste réalisé que les militaires parlaient kirundi et non kinyarwanda. Nous avons tous été conduit dans un camp de réfugiés à Kayanza. Là dans le camp, personne ne se souciait des enfants non accompagnés. Chacun ne se préoccupait que de ses propres enfants. Par contre, nous étions soumis aux corvées. Les enfants allaient ramasser du bois dans la forêt, certains mourraient de faim, de dysenterie et d'autres maladies graves. A un moment donné, j'ai eu très faim et je me suis dit que si j'allais chez les prêtres, ils me donneraient peut être à manger. Je n'avais aucune idée de la direction à prendre; Je me disais seulement en moi-même que les prêtres étaient bons, qu'ils auraient pitié de moi et me donneraient à manger.

J'ai rencontré un monsieur sur la route qui m'a demandé où j'allais. Je lui ai tout expliqué et il m'a proposé de m'amener

chez lui pour me donner à manger. Je me suis dit que si je n'allais pas avec lui, je mourrais de toute façon. Alors je me suis décidée à le suivre jusque chez lui, dans l'espoir qu'il me donnerait à manger. Mais les choses ne se sont pas très bien passées. Cet homme était bienveillant à mon égard, mais ses voisins qui connaissaient la situation au Rwanda, n'ont cessé de me traiter de cafard (inyenzi), je ne savais pas ce que signifiait ce mot. Ses voisins lui disaient qu'il avait accueilli un cafard, et que ces insectes se reproduisaient à l'infini. J'étais tellement mal que je n'arrivais même pas à avaler cette nourriture pour laquelle j'avais fait tout le trajet. Inquiet des paroles de ses voisins, cet homme m'a conduit au camp militaire de Ngozi où un soldat burundais m'a pris en affection, car j'étais l'homonyme de sa sœur et il a alors décidé de s'occuper de moi.

Ce militaire m'a confiée à un membre de sa famille. J'y ai vécu quelques jours. Quand il a pris son congé, il m'a proposé de m'amener chez-lui ce que j'ai accepté. Son domicile était très loin du camp, dans « Bujumbura Rural », proche de Bururi.

Nous sommes partis de Ngozi à six heures du matin, et sommes arrivés chez lui à vingt heures. J'ai commencé à perdre espoir de retourner un jour dans mon pays. Je me suis dit: « adieu le Rwanda », car je trouvais cet

endroit tellement lointain que j'en perdais tout espoir de retour.

Quelques temps après, le soldat est mort au champ de bataille, car au Burundi c'était aussi la guerre. Je suis restée avec sa veuve, tout en faisant des démarches pour retourner au pays avec l'appui des autorités burundaises.

Hélas, cela n'a pas abouti, car tout l'entourage a dissuadé les autorités de les poursuivre. Personne ne comprenait pourquoi je voulais retourner au Rwanda alors que pour eux, je ne manquais de rien. La veuve m'a pris en charge jusqu'à mon entrée à l'école secondaire.

J'ai eu la chance de poursuivre ma scolarité dans un établissement, tenu par une religieuse, qui n'a pas tardé à constater que j'avais un problème. Elle connaissait bien la maman chez laquelle j'habitais. Alors, elle a commencé à me parler, à me poser des questions. Finalement, je suis allée en vacances. Pendant ce temps, la religieuse est allée à Bujumbura (Capitale du Burundi). Comme elle passait devant l'ambassade du Rwanda, elle y est entrée et a raconté mon histoire à l'Ambassadeur et c'est grâce à l'intervention de l'Ambassadeur que mon retour a été possible.

L'Ambassadeur connaissait le vice-Maire du district de Nyaruguru dont je suis originaire. Il l'a appelé pour lui demander de rechercher les membres de ma famille. Un jour, l'Ambassadeur a pris contact avec moi, et j'ai pu être rapatriée, grâce à l'appui de cette religieuse et de l'Ambassadeur. En arrivant à Nyaruguru, je me suis rendue chez le vice-Maire qui m'avait aidée avec la religieuse et l'Ambassadeur, pour retrouver ma famille.

Si la religieuse ne m'avait pas prise en pitié, si elle ne s'était pas intéressée à mes problèmes et à ceux de cette maman qui se saignait pour que je puisse vivre, au point d'oublier sa propre famille, je n'aurais pas pu rentrer, je serai encore aujourd'hui au Burundi, je ne serais toujours pas rapatriée. »

Jeanne d'Arc Ntihakose

## 14. DES JUSTES QUI SAUVERENT L'HONNEUR DE L'HUMANITÉ



Carl Wilkens  
missionnaire  
américain  
Juste  
sauva des  
orphelins  
pendant le  
génocide

Missionnaire à l'Église Adventiste du Septième jour, il vivait au Rwanda avec sa femme et ses trois enfants. Quand le génocide commença, il refusa de partir, contrairement aux autres expatriés. Il fut le seul Américain à rester. Grâce à lui, des centaines de vies furent sauvées. Sa femme et ses enfants évacués, il resta à Kigali. Avec un courage incroyable, il franchit tous les jours les barrages des miliciens et **entreprit** d'apporter nourriture, eau et médicaments à des groupes d'orphelins pris au piège dans la ville dans **l'orphelinat** de Gisimba créé par Damas Gisimba, un Hutu. Des Tutsi et des Hutu modérés **s'y** trouvaient, eux aussi venus **s'y** réfugier. Il procura aussi nourriture et eau aux enfants **d'un** autre orphelinat tenu par un français. Après une attaque de **l'orphelinat** Gisimba par des miliciens, Carl **n'hésita** pas à négocier avec le Premier ministre Hutu Jean Kabanda pour sauver les enfants et obtint de les déplacer dans la cathédrale Saint Michel, ce qui les sauva.

Son histoire démontre la capacité de tout individu à refuser la passivité face à un génocide.

Avec sa femme, il passa un an et demi au Rwanda pour aider à la reconstruction du Rwanda puis repartit aux États-Unis. En 2004, après avoir été vedette dans un documentaire de la PBS Frontline, *Ghosts of Rwanda*, sur le génocide au Rwanda, il reçut des demandes **d'enseignants** à travers le pays pour venir partager son expérience avec les étudiants. Il obtint plusieurs prix humanitaires dont la médaille 2005 du Centre Simon Wiesenthal. En Janvier 2008, face au drame du Darfour, il se consacra à plein temps à témoigner dans les écoles et voyagea, pour partager ce qu'il avait vu au Rwanda dans l'espoir de mobiliser pour arrêter et prévenir les génocides et les atrocités de masse à travers le monde. Pour lui, « *une seule personne peut faire la différence et jouer un rôle* ». Pour cela, avec son épouse Teresa, ils créèrent **l'association** à but non lucratif *World Outside my shoes*.

En 2011 il publia son premier livre *Je ne pars pas*.



Anne Heyman  
philanthropiste  
américaine  
**fondatrice d'un**  
village pour les  
enfants  
orphelins du  
Rwanda

Née à Pretoria en Afrique du Sud, sa famille déménagea à Boston quand elle eut 15 ans. Elle passa une année à étudier en Israël où elle rencontra son mari. Ils repartirent vivre à New-York. Elle eut trois enfants et interrompit sa carrière d'avocat pour se dévouer à des causes philanthropiques. Quand elle apprit en 2005 que le génocide du Rwanda avait laissé un million deux cent mille orphelins, elle ne put rester indifférente et voulut apporter son aide. Elle pensa à l'expérience de l'état d'Israël, qui dût trouver une solution pour les dizaines de milliers d'enfants orphelins de la Shoah. Elle décida de construire des villages d'enfants sur le modèle des kibboutz créés en Israël lors de sa création comme celui de Yemin Orde, considéré comme un modèle éducatif pour les adolescents. Elle ne connaissait personne au Rwanda. Elle recruta des experts, obtint le soutien financier du Rwanda, d'Israël et des États Unis. Elle acheta un terrain dans la partie est du Rwanda au milieu de lacs et collines. Elle y construisit un village de trente deux maisons pour adolescents orphelins, sur les hauteurs des collines car dit elle « *les enfants ont besoin de voir loin pour aller loin* ».

Le village ouvrit ses portes en 2008. Au début y furent pris en charge des orphelins rescapés du génocide, puis des enfants orphelins de parents morts du SIDA. Des mères qui avaient perdu leur mari et leurs enfants furent engagées pour s'occuper des enfants dans chaque maison. Aujourd'hui **s'y** trouvent 500 enfants. Les enfants y entreprennent des études, travaillent à la ferme et jouent de la musique gospel. Le camp se nomme *Agahozo-Shalom Youth Village*, Agahozo signifiant en Kinyarwanda « *un endroit où les larmes sont séchées* » et Shalom signifiant en Hébreu « *la paix* ». Emmanuel Nkundunkundiye, qui finit sa scolarité dans le village, déclare : « *L'Holocauste est la même histoire à laquelle nous faisons face, la même tragédie* ».

Elle mourut le 31 janvier 2014 à l'âge de 52 ans, d'une chute à cheval lors d'une compétition de saut d'obstacle en Floride. « *Elle était une mère pour tous les enfants, ici*, dit le directeur du village, *Et beaucoup d'enfants ont le sentiment d'être orphelin une seconde fois du fait de sa disparition* ».



## 15. DES JUSTES QUI SAUVERENT L'HONNEUR DE L'HUMANITE



Félicité  
Niyitegeka  
religieuse  
Juste  
rwandaise  
qui sauva  
l'honneur  
de  
l'humanité  
héros  
national

Elle était l'une des figures de proue de la communauté religieuse *les Auxiliaires de l'Apostolat* à Gisenyi, au Centre Saint-Pierre du diocèse de Nyundo, où des filles Hutu et Tutsi vivaient. Au moment du génocide, elle tenta d'isoler les pensionnaires des troubles extérieurs et veilla à ce que les tensions ne se propagent pas au sein de la communauté. Elle réussit à les protéger, accueillant les réfugiés, soignant les blessés, les aidant à passer la frontière de la République Démocratique du Congo. Les Interahamwe (miliciens Hutu extrémistes) découvrirent ses plans. Son frère, colonel de l'armée lui proposa de partir pour échapper à la mort. Elle lui répondit dans une lettre, qu'elle refusait d'abandonner les 43 personnes dont elle avait la charge, choisissant de mourir avec elles. Le 20 avril, son frère lui envoya un véhicule et une escorte de soldats, qu'elle refusa. Le lendemain, les Interahamwe pénétrèrent dans le centre pour enlever les filles Tutsi et les conduire au cimetière. Sachant qu'elles allaient être tuées, Félicité insista pour les accompagner avec les autres sœurs. Elles montèrent dans le camion en chantant et en priant. Arrivés au cimetière où les fosses communes étaient déjà creusées, l'un des tueurs dit à Felicitas: " *Toi, tu n'as pas peur de mourir? ... Tu seras tuée la dernière*". On les tua par balles. Félicitas les aida à chanter et à prier jusqu'à leurs derniers souffles. Elles étaient trente. Elle fut la 31ème... « *Je n'ai plus de raison de vivre puisque vous avez tué toutes mes sœurs* » dit-elle avant d'être assassinée. Avec elle, six autres Auxiliaires de l'Apostolat furent tuées ce jour-là. Alors qu'on les avait déjà jetées, déshabillées dans une fosse commune, son frère fit rouvrir la fosse, chercher des vêtements et la fit enterrer.

Le 12 septembre 2001, le Conseil des ministres du Rwanda classa Félicité dans la catégorie des Imena (Braves). Elle figure dans la première liste des « héros nationaux » en février 2002. L'une des rares survivantes du massacre déclare que Félicité devrait être canonisée. « *Je voyais Félicité comme une mère qui a été une véritable héroïne, au point d'accepter de donner sa propre vie pour les Rwandais, de mourir pour eux.* »



Mbaye  
Diagne  
« capitaine  
courage »  
ancien  
casque  
bleu  
sénégalais  
de l'ONU  
Juste

Casque bleu de l'ONU au Rwanda, né dans le quartier populaire de banlieue de Dakar, il fit preuve de bravoure et d'altruisme, menant de nombreuses opérations de sauvetage face à des miliciens incontrôlables. La communauté internationale fermait les yeux et la Mission des Nations unies pour l'assistance au Rwanda (Minuar) était entravée par le mandat exclusivement défensif imposé par le Conseil de sécurité, sans considération pour le génocide en cours. Mbaye Diagne circulait seul la nuit sans armes, ne disposant pour sauver les civils que de sa parole et de sa faculté à négocier. Il franchissait au culot chaque jour les barrages de miliciens et organisait des échanges de prisonniers entre le camp gouvernemental et le Front patriotique rwandais. Dès le 7 avril 1994, comprenant que la Première ministre de transition Agathe Uwilingiyimana était menacée par les extrémistes Hutu, il se précipita à son domicile.

**Il ne put empêcher l'assassinat** de la Première ministre mais parvint à sauver ses cinq enfants en les conduisant à l'hôtel des Mille Collines, un des rares lieux partiellement protégés de la capitale rwandaise. Le soir même, il négocia avec des miliciens venus récupérer les enfants. Ils purent alors être évacués vers la Suisse.

Il mourut à Kigali le 31 mai 1994, tué sur le coup par un éclat de mortier présumé tiré par la rébellion du FPR, alors qu'il se trouvait à un check-point gouvernemental dans son véhicule aux couleurs des Nations unies, payant ainsi de sa vie son sacerdoce au service des victimes du génocide.

Il reçut de nombreuses distinctions posthumes pour ses actes de courage. En juillet 2010, le président Paul Kagame remit le prix Umurinzi à sa veuve et à ses deux enfants. En octobre 2010, il fut célébré par le Jardin des Justes du Monde de Padoue en Italie. L'Association du capitaine Mbaye Diagne pour la culture de la paix, présidée par sa veuve, fut lancée en 2010 à Dakar. **Et en 2011, à l'occasion** du dix-septième anniversaire du génocide, il fut honoré à titre posthume par la Secrétaire d'État américaine Hillary Clinton.

## 16. DES JUSTES, QUI SAUVERENT L'HONNEUR DE L'HUMANITE



Jean  
Carbonare  
Militant français  
des droits de  
l'homme  
interpellateur  
des consciences  
citoyennes



Wolfgang  
Blam  
médecin  
allemand  
Juste

C'est l'homme qui incarna la conscience de la France face au génocide des Tutsi du Rwanda, pour tenter **d'inverser** la mécanique génocidaire au Rwanda plus **d'un** an avant son déclenchement. Son intervention au journal télévisé de Bruno Masure sur Antenne 2 à 20h le 24 janvier 1993, représenta un moment mémorable, quand il prononça les mots *génocide*, *purification ethnique* et *crimes contre l'humanité* et quand il dit, en retenant ses larmes: « *Nous sommes responsables. Vous aussi, Monsieur Masure, vous pouvez faire quelque chose. Vous devez faire quelque chose pour que cette situation change. Parce qu'on peut la changer si on veut.* » Le tout en pure perte. On sait la suite...

Orphelin à 12 ans, il fut recueilli par une famille protestante. Constatant les conditions indignes faites aux travailleurs maghrébins, il fonda l'**Association d'Accueil des Travailleurs Etrangers et Migrants**. Puis il milita à la CIMADE. Il consacra toute sa vie à des projets de développement en Afrique. Il refusait la fatalité de la misère et de la guerre. En 1988, il fut **président de l'association Survie France née dans la lancée d'un Manifeste-appel contre l'extermination par la faim**, signé par cinquante cinq Prix Nobel. En 1993, il participa à **une commission d'enquête envoyée au Rwanda, un an avant le génocide**, par la Fédération Internationale des **Droits de l'Homme**. Il revint alerter les responsables politiques français sur les dangers imminents de la situation et sur le caractère ambigu et dangereux du soutien militaire et financier apporté par la France au régime Hutu. En juillet 1994, il retourna travailler au Rwanda **au lendemain du génocide, dans le cadre d'un projet de coopération technique de construction de logements pour les veuves du génocide**. Il fut l'une des cibles privilégiées des négationnistes du génocide des Tutsi. Vers 1996, il se retira à Dieulefit, village protestant du sud de la France, où il décéda à 83 ans.

En 2013, Dieulefit fit ériger un monument à la mémoire du génocide des Tutsi. Ce village fut aussi un symbole héroïque de résistance au nazisme et sauva nombre de juifs, de résistants et de républicains espagnols.

En 1994, ce médecin de la coopération allemande présent au Rwanda depuis plusieurs années, était marié à Jacqueline, une Tutsi, dont il avait un fils, né deux mois à peine avant le génocide. Il était chargé de la **médecine rurale pour la préfecture et travaillait à l'hôpital de Kibuye**. Il soignait et coopérait avec des personnes de toute ethnie et tout parti politique.

Refusant de partir avec les autres expatriés, il fut témoin de **la terreur qui s'abattit sur les habitants de** la région où les Tutsi étaient très nombreux (20 % de la population) et où les massacres durèrent jusqu'en juillet 1994.

Il travailla dans des conditions extrêmement difficiles au début des massacres. **Avec d'autres membres du personnel de l'hôpital et de la Croix-Rouge, il s'efforça d'offrir protection et soins médicaux aux malades et aux blessés qui arrivaient nombreux à l'hôpital. Il se rendit aussi au stade de Gatwaro, où s'étaient rassemblés des réfugiés pour fuir les violences aux alentours de Kibuye, tentant avec courage et dévouement d'améliorer leurs conditions.** Malheureusement, les réfugiés du stade et de l'hôpital furent victimes d'atrocités régulières. Leur mort devint inévitable, mais les médecins poursuivirent leurs efforts pour tenter de les sauver.

**Le docteur Blam prit ainsi soin d'Anne-Marie Mukantabana, âgée de 14 ans.** Elle se rappelle comment il arrivait fréquemment au docteur de « *supplier les Interahamwe de laisser ses patients en paix... Nous les rescapés, nous le gardons dans notre mémoire... Il s'est chargé de soulager notre détresse alors qu'il était étranger, au moment où nos propres frères nous massacraient.* »

Il témoigna du déroulement des événements dans le **chef lieu de préfecture de Kibuye, de l'organisation bureaucratique décentralisée de la terreur, de l'adhésion de toute une partie des élites locales et de gens simples au programme d'extermination des Tutsi, de la complicité d'un médecin responsable de région avec le préfet et du massacre général des Tutsi au stade, à la paroisse et à l'hôpital.**

# 17. CARTE DU RWANDA

